

les aborder que la sensibilité, la finesse et l'engagement de Michèle Bertrand mettent en lumière à travers ces récits de cure. Ne plus avoir peur de la douleur, l'appivoiser et la penser ...

Isabelle Martin Kamieniak,
psychanalyste,
membre titulaire de la SPP,
118 rue du Général Leclerc,
F-76000 Rouen
isabelle-martin-kamieniak@orange.fr

Pascale Hassoun
Un dragon sur le divan. Chronique d'une psychanalyste en Chine.
Toulouse, érès, 2017

En Chine, le dragon est un animal bénéfique. Alors qu'il est lié au démon dans la tradition occidentale, il pourrait les chasser dans la tradition asiatique. Ce serait plutôt le tigre qui, en Chine, ferait figure de démon. Les dragons gouvernent les eaux. Leur pouvoir est tel qu'ils conjurent la sécheresse en apportant la pluie et donc la fertilité.

L'ouvrage de Pascale Hassoun, *Un dragon sur le divan. Chronique d'une psychanalyste en Chine* se lit... comme un roman. Ce carnet de voyage ressemble à ceux de ces voyageurs qui nous font découvrir non seulement les paysages mais aussi une altérité, ignorée par le monde occidental. D'une écriture agréable et vivifiante, il ouvre à des questionnements multiples, tant sur le plan clinique que théorique. Il interroge autant la dimension du politique dans la clinique psychanalytique que celle de la parole dans la culture.

L'ouvrage s'ouvre sur l'évocation d'un mythe, sa transmission, et donc sa transformation. Il s'agit du *Mythe de la*

naissance du Fils du Ciel. Cette évocation est un hommage à Huo Datong qui en est le passeur et le premier universitaire chinois à avoir introduit la psychanalyse en Chine. Nous sommes avertis : s'il y a transmission de la psychanalyse ne faut-il pas s'attendre à ce que celle-ci soit transformée ? Cette transmission est-elle possible ? « Le désir de psychanalyse ne contient-il pas un coup de force pour rompre avec les idées d'harmonie et accepter le sujet divisé, la notion de jouissance, la dialectique mère/fille, la dimension de la perte plutôt que celle de la maîtrise ? » L'auteur nous rappelle l'importance des cultures confucéennes, taoïstes et bouddhistes, mais aussi l'évolution si rapide de la société chinoise en un monde moderne.

Pascale Hassoun précise d'emblée sa démarche et ce sur quoi se fonde son travail de plus de treize années de séminaires, supervisions, entretiens avec les cliniciens chinois qu'elle rencontre, côtoie, écoute et avec lesquels elle dialogue : « J'étais dans ce que je définirais comme une "proximité extérieure", c'est-à-dire quelque chose qui conjuguait une sorte d'extériorité radicale du fait de nos différences culturelles et historiques, avec une proximité à l'autre pour choisir le juste niveau de nos échanges » ou encore « comment former sans *trop* former, c'est-à-dire sans déformer ? » Au fil de l'ouvrage, on perçoit comment se construit sa pensée afin de transmettre et non d'imposer.

Elle part avec quelques balises : la reconnaissance d'un fait ancestral, celui de la piété filiale qui, en Chine, dit-elle, « n'est pas un vain mot » et son corrélat réaffirmé par Huo Datong lui-même : la nécessité d'inscrire le sujet dans une verticalité non pas parentale mais ancestrale. Elle développe longuement

l'expérience des familles chinoises forgées par la loi de l'enfant unique. Celles-ci sont les premières à s'adresser au psychanalyste. Elle s'interroge sur la dimension traumatique comme « pierre angulaire de la psychanalyse dans la Chine actuelle » et avance l'hypothèse que le silence et la pression sociale sont à la Chine moderne ce que la sexualité était à l'Europe viennoise du XIX^e siècle. Cette thématique parcourt l'ouvrage, comme un des fils rouges qui le traversent et vient se redoubler d'une interrogation toute freudienne sur la place de la sexualité dans le psychisme des citoyens chinois qui formulent une demande à un psychanalyste.

La langue et l'écriture ont aussi leur place dans l'énonciation de la souffrance subjective lorsqu'elle est reliée à une longue histoire où les ancêtres et la piété filiale ont une telle importance : L'auteure nous fait participer aux enjeux de la traduction, la non-coïncidence des contenus et la difficulté de traduire des concepts vers la langue chinoise et de les situer dans un certain champ lexical. Cela lui donne l'occasion d'une véritable rencontre avec celle qui devient sa traductrice, Luo Guilian. Dans le même temps, du fait de la traduction, ses propres questionnements sur les concepts psychanalytiques et sur leur application en Chine se précisent. L'être humain naît sous le signe du *mal-entendu* disait Lacan. Cette expérience de traduction vient revigorer ce constat en le démultipliant.

Si avec Luo Guilian, la langue est approchée du côté de la transhumance, d'un désir d'ailleurs et donc aussi de la perte, avec Wang Li, une autre figure centrale du livre, elle sera évoquée par la force de la métaphore qui dit la souffrance du sujet. Cette dimension est au

cœur du livre. Entremêlant expérience personnelle, vécu quotidien et écoute clinique, donnant la parole à Wang Li, Pascale Hassoun nous fait part de cette souffrance et la retranscrit sous la forme de brèves vignettes cliniques. Ces différentes scènes s'interpénètrent, se chevauchent, nous font toucher du doigt le mouvement de mise en tension dont Pascale Hassoun veut témoigner quant à son expérience d'écoute en Chine.

Je souhaite conclure par l'importance de la bibliographie, remarquable, qui vient donner des pistes de réflexion tant pour qui souhaite approcher la pensée chinoise que pour qui s'intéresse à l'émergence de la psychanalyse en Chine. Ainsi, lors de mon premier voyage à Wenzhou en 2016 afin d'y rencontrer et de travailler avec des psychiatres et thérapeutes chinois qui souhaitaient se former à l'approche psychanalytique et à la psychothérapie institutionnelle – cela dans un cadre hospitalier et non pas universitaire –, *L'histoire de la pensée chinoise* d'Anne Cheng, cité dans la bibliographie, a été une aide précieuse, de même que *China love* de Dorian Malovic qui aborde l'amour en Chine. Ces deux ouvrages m'avaient donné des clés pour entendre les rapports familiaux, la place des femmes ainsi que celles de l'argent et du savoir dans la Chine moderne.

On ne sera pas étonné que le livre s'achève avec la question qui n'a cessé de se tisser au fil des pages, celle du féminin, comme une petite musique précieuse, avec l'énigme de la transmission et du désir.

La richesse du livre implique plusieurs lectures successives comme lorsque, découvrant un tableau qui nous est énigmatique, on souhaite le revoir

avec un autre éclairage, puis un autre encore. J'invite le lecteur à ouvrir ce livre qu'il parcourra avec jubilation parfois, étonnement et intérêt toujours.

Simone Molina,
psychanalyste et écrivain,
présidente du Point de Capiton,
Vaucluse,
1632 hameau de la parisienne
F-84740 Velleron
simonemolina84@gmail.com

Houchang Guilyardi
(sous la direction de)

Qu'est-ce que la guérison pour la psychanalyse ?,
Les Ulis, EDP Sciences, 2016

Avant d'exercer la médecine, le futur médecin doit prononcer le serment d'Hippocrate dans lequel il est mentionné : « Mon premier souci sera de rétablir, de préserver ou de promouvoir la santé dans tous ses éléments, physiques et mentaux, individuels et sociaux. » Pourtant, aujourd'hui il est demandé au médecin au-delà du rétablissement de la santé et de la guérison, plutôt le bien-être, le confort et la longévité. À la médecine holistique est substituée une médecine gestionnaire de signaux, l'analyse des données au profit statistique.

Que fait-on en sonnant pour la première fois chez un psychanalyste ? La demande n'est pas celle – ou rarement – de faire une analyse mais plutôt celle de l'éradication du ou des symptômes, « je suis venu (e) vous voir car je n'en peux plus, ma souffrance est trop grande, envahissante, il faut que cela cesse. »

À cette question Ferenczi répond que la psychanalyse est une science qui éveille car elle ne cède jamais sur la vérité singulière. Au fil des séances la demande se transforme, l'écoute analytique, par le mouvement transférentiel, ouvre le chemin de l'individu advenant sujet. Pour Félix Guattari, « la subjectivité est la matière première de l'espèce humaine, ce qui fait qu'il y a une vie individuelle, vie collective, et vie tout court ».

Dans ce livre, *Qu'est-ce que la guérison pour la psychanalyse ?*, vous trouverez une réflexion à seize voix, seize auteurs qui ont écrit un texte issu de leurs conférences données à Paris sous l'égide du D^r Houchang Guilyardi, membre fondateur de l'APM (Association psychanalyse et médecine). Le sous-titre de ce cycle de conférences est « Entre transfert et savoir ; l'acte et la vérité du sujet ». Il sera donc beaucoup question dans cet ouvrage, de vérité mais de quelle vérité parle-t-on ?

Cette question entre la vérité et la guérison a été postulée dès l'origine de la psychanalyse. Freud écrit dans *Le traitement de l'esprit* (1890) : « La psychanalyse est donc avant tout guérison par la parole. » La psychanalyse n'a pas de vérité à offrir mais son effet thérapeutique est lié au délestage de son bagage fantasmatique, écrit M. Safouan.

Pour C. Simatos, « ce n'est pas la vérité dernière, pas la vérité révélée mais celle qui s'inscrit comme exigence implicite dans la démarche subjective qui fonde l'appel à un psychanalyste ».

L'inconscient entre en scène dans ces conditions particulières offertes à l'énonciation, *via* le transfert avec le psychanalyste et la méthode de l'association libre.